

J'ai connu Jean grâce à Plínio Baptista, mon professeur au Brésil. Plínio avait fait son doctorat de troisième cycle en même temps que Jean dans les années soixante. Jean venait de rentrer du Brésil — si je ne me trompe pas dans la chronologie — après un séjour d'un an comme coopérant à Bahia, dans la ville de Salvador. De ce séjour à Salvador, Jean avait conservé un portugais avec un accent *baiano* qui nous amusait beaucoup. Il aimait employer des expressions populaires, utilisées par les gens aussi simples qu'amicaux, y compris la manière particulière que les gens du peuple au Brésil, en particulier à Bahia, avaient de dire merci : *obrigado, viu?* Ce qu'on peut essayer de traduire littéralement comme *merci, t'as vu?* Néanmoins, l'absence du sujet ou du complément, rend le *viu?*, dans la sonorité brésilienne/baiana, comme un sifflement souple et gentil, une façon familière d'aborder les personnes, même celles qu'on vient de rencontrer pour la première fois et dont on ne sait pas si on les reverra.

Jean disait que ce séjour à Salvador avait transformé sa vie. Il répétait l'histoire d'un samedi après-midi passé dans un marché populaire de la ville basse de Salvador, après quoi il a remonté vers la ville haute assis dans la caisse d'un petit camion, ayant comme scénario l'immense baie de Todos os Santos, illuminé par les rayons du soleil tropical. "C'était fabuleux", nous disait Jean. Avec le même accent baiano, il se remémorait les chansons de Dorival Caymmi, avec sa poésie aussi simple que puissante, également inspirée des milieux populaires de Bahia : *É doce morrer no mar, nas ondas verdes do mar (C'est doux mourir dans la mer, dans les vagues vertes de la mer)*. Dans les années quatre-vingt, Plínio retourna en France pour un autre long séjour avec son épouse, Lilian, et ses cinq enfants. Plínio est décédé en 2005. Quand je lui ai transmis la triste nouvelle du décès de Jean, Lilian a dit: *Il a été très important pour nous, un grand ami.*

Pendant notre séjour en France, plus tard, et lors de ses visites au Brésil, Jean a été un grand ami pour nous tous : Claudia, mon épouse, et nos filles, Ana, Alice et Marina. Nous partagions, entre autres choses, notre affection pour nos chats, lui pour Plume, nous pour Kitty. Son goût d'utiliser le *obrigado, viu?* a été vite incorporé dans le langage de nos enfants, qui essayaient de répéter la sonorité que Jean donnait à ce remerciement si simple.

C'est vrai, Jean aimait le Brésil. Il m'a donné comme cadeau d'anniversaire une fois une ancienne édition française du livre de Stefan Zweig, *Brésil, le pays de l'avenir*. Peut-être la Bahia qu'a connue Jean, tout comme le Brésil accueillant et plein de gentillesse décrit par Zweig, n'existent plus. Mais en discutant avec Jean, on se rendait compte que ce Brésil (et la Bahia) simple, gentil, façonné par un peuple accueillant par nature, résiste encore ici et là. Et on se sentait bien quand on identifiait la résistance de la gentillesse et de la simplicité populaires.

Comme Lilian, Claudia, moi et nos enfants, nous nous sommes dit les uns aux autres, en apprenant son décès, comme il a été important pour nous, un grand ami dont nous nous souviendrons toujours.

Jean, *obrigado, viu?*